

L'année terminale !

Il était là, assis sur ce banc banal et dur, fait de bois et de ciment, adossé au mur de la petite gare, perdu dans ses pensées ou plutôt ses rêveries et attendait son train pour la grande ville quand une personne s'approcha de lui en l'appelant par son prénom. Alors Martin, que deviens-tu ? Cela fait longtemps que je ne t'ai pas vu ici après ton départ du lycée. Que fais-tu de beau ou d'intéressant ? Je suis étudiant à l'université, inscrit en DEUG de philosophie.

Mais pour quoi faire ? Les études de philo ne sont-elles pas une impasse au vu de la rareté du nombre de postes mis aux concours ?

Sans doute mais à tout prendre ne vaut-il pas mieux faire des études intéressantes même si les perspectives d'avenir sont loin d'être ouvertes ? Tel est mon projet et je dirais même mon pari !

Cet ancien professeur du lycée se laissa aller à confier à Martin que chômeur il deviendrait et que c'était bien regrettable parce que la philo ne nourrit pas son homme. Il fallait être sérieux que diable !

Martin surpris par une telle remarque resta un court instant interloqué et lui répondit qu'il n'en avait cure et que pour l'instant il trouvait un intérêt réel à l'étude des textes des grands philosophes, à l'abstraction conceptuelle ainsi qu'à la théorisation. De toute façon, Martin venait juste de commencer ses études et n'avait pas mesuré objectivement les possibilités d'avenir. Inscription double en lettres et philo par goût et par désir.

Martin vit son petit omnibus, ou plutôt sa micheline, arriver, mit un terme à la discussion et salua son ancien professeur en maugréant intérieurement que décidément il n'avait rien compris et que des enseignants comme lui finiraient par tuer toute aspiration à la culture, aux humanités. Non, ce n'était pas un mauvais bougre mais il était engoncé dans ses certitudes et ne pouvait en démordre.

Martin monta dans la micheline, trouva une place assise dans le sens de la marche et sortit de son sac un bouquin de philo. Il lisait R. Descartes *Méditations métaphysiques* et le texte requérait toute son attention. Putain que c'était difficile cette démarche du cogito où ce qui intuitionne et ce qui est intuitionné ne font qu'un, où Descartes affirme, sans sourciller, et sans aucun doute que « *l'âme est plus aisée à connaître que le corps.* » En voilà bien une certitude qui dépassait son entendement car son âme, il avait beau la chercher, il ne la voyait ni ne la sentait... alors que son corps oui, bien sûr il était toujours avec lui. Il leva les yeux et regarda par la fenêtre le paysage qui défilait presque lentement. Comment donc Martin était-il arrivé à choisir de faire des études de philo ? Qu'est-ce qui avait bien pu le pousser et le décider à choisir ce cursus ? Ses parents voulaient plutôt qu'il s'oriente vers des études de droit. C'est sérieux le droit et les spécialisations sont pour le moins ouvertes du côté des concours administratifs ou des carrières du barreau. Avocat, par exemple, quel beau métier. Quelle « gloire » familiale possible ! Comme si les enfants avaient à réaliser ce que les parents n'ont pu faire, ou ce qu'ils désiraient qu'ils fassent. L'ordre parental imposait souvent une voie toute tracée pour celui ou celle dont le père ou la mère était qui notaire, pharmacien ou commerçant, voire professeur.

Mais revenons en arrière, à l'entrée en classe de terminale justement. Martin venait d'un petit lycée de campagne où il avait fait ses classes de seconde et de première générale et avait été très touché par la découverte de ce qu'il appelait la grande littérature, tous ces auteurs qui, du XVI^e au XX^e, constituaient la galerie des « grands », ceux qui étaient dûment recensés et catalogués comme tels dans le très fameux Lagarde et Michard ! La bible scolaire de l'époque de tout lycéen. Justement, tiens à propos du Lagarde et Michard, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il constata, en se référant au texte lui-même, que certains passages avaient été mis entre parenthèses et donc exclus pour les jeunes lecteurs que nous étions. Mais quelles obscures raisons en avaient ainsi décidé ? Plutôt réactif, voire un peu frondeur, Martin était intervenu en cours de littérature pour demander des explications et manifester sa désapprobation et

« son » professeur lui avait répondu qu'il s'agissait d'une précaution, non d'une censure, puisque les parenthèses et les petits points suggéraient clairement qu'un passage manquait. Il suffisait alors, si la curiosité était allumée, d'aller consulter le texte in extenso. Ce que s'empressa de faire Martin à propos d'un extrait du Gargantua, dans lequel Rabelais décrivait avec force détails la bourse de son fameux géant qui était faite dans le cuir des couilles d'un éléphant énorme ! Il fallait bien qu'elle soit proportionnelle au personnage. Pas de quoi fouetter un chat et pas d'atteinte à la pudeur non plus mais quand même... Donc le passage avait « sauté ».

Revenons à la classe de Terminale A ou terminale littéraire filière A2 avec latin, grec, anglais, allemand et espagnol. Une série de « purs littéraires », ce qui convenait parfaitement à Martin qui avait pris les maths en grippe, que dis-je en cauchemar ! Pour se rassurer et se défausser un peu, il en avait rejeté la « faute » sur certains professeurs qu'il avait eus et qui l'en avaient radicalement détourné. Bref, Martin était une vraie bille en maths et les fuyait avec toute la stratégie de la survie. Il préférerait de loin le babyfoot aux heures de cours de maths ! Mais c'est une autre histoire.

Il fit donc sa terminale dans un très grand lycée, le lycée Victor Louis à Talence. Et quelle ne fut pas sa surprise, lors de la rentrée, de voir des centaines d'élèves se rassemblant dans une cour non moins immense. Jamais il n'avait connu cela tant son petit lycée était de l'ordre du familial, ou même de l'intime. Là, il s'agissait d'une marée humaine comparée à ce qu'il avait vécu et bien évidemment il ne connaissait personne. Il se sentait donc un peu perdu dans cette foule et ce brouhaha. Ayant repéré un panneau d'informations, il se « rangea » donc dans la file devant sa classe et attendit que le proviseur ait fait son *laïus* de bienvenue en présentant aux classes leur professeur principal. Pour Martin et pour les séries littéraires, c'était le prof de philo qui allait les prendre en charge. Normal, à raison de huit heures par semaine et en classe entière. Il vit le « sien » arriver et fut instinctivement en alerte, si ce n'est inquiet, face à son accoutrement et ses mimiques. Il s'agissait d'une dame d'un âge certain, mangée par des tics et dont la voix

stridente allait certainement rendre les cours plutôt difficiles... Il restait alors à espérer que le contenu serait plus intéressant. Les deux premières heures furent à ce point décourageantes que Martin se dit qu'il n'avait aucune chance d'envisager une année entière avec elle. La découverte de la philo allait tourner à l'hallali, au grand ennui. Heureusement pour lui il y avait eu une erreur dans son affectation, erreur rectifiée par le surveillant général, un Corse de la diaspora, M. Do Marchi (il l'apprit plus tard) et il se retrouva le lendemain dans la classe de terminale avec un autre professeur de philosophie.

Celui-ci allait jouer un rôle déterminant tout au long de cette année. Martin était intrigué par ce petit homme aux yeux bleus pétillants derrière ses lunettes et à sa voix douce mais pleine. Physiquement, il n'en imposait pas mais dès qu'il ouvrait la bouche alors l'on se mettait à écouter et à essayer de saisir ce qui se jouait dans les méandres de son discours. Il avait le sens de la formule et ses questions, provocatrices qu'elles étaient, nous mettaient déjà sur les chemins de la réflexion. Du moins, certains d'entre nous parce que pour d'autres, au bout d'un mois nous savions qu'ils resteraient hermétiques aux sirènes de la philo et qu'ils ne seraient donc jamais des Ulysse. Peu importait d'ailleurs car ceux-là ne foutaient pas le bordel même s'ils ne s'y retrouvaient pas dans les cours de philo. Et l'autorité de notre prof s'exprimait par la pertinence de son savoir, de sa culture et de la pédagogie qu'il déployait pour tenter de nous « accrocher ». La philo devint donc très vite pour Martin une sorte de « révélation » par les questions qu'elle ne manquait pas de susciter. Il faut dire que jusqu'alors on ne l'avait pas préparé à une telle démarche, celle axée sur la construction d'une pensée argumentée et qui plus est « raisonnable » ce qu'elle n'était pas spontanément tant les opinions valaient pour nous tous. Martin comprit que la philo avait quelque chose à lui apprendre, voire même à lui donner, qu'elle correspondait sans doute à ce qu'il avait entrevu avec la littérature mais qu'il n'avait pas encore exploré. Une sorte de descente en soi-même, telle une forme d'introspection, doublée d'une distance. Cette dernière venant du fait qu'il fallait bien apprendre à penser par

soi-même et qu'il fallait ainsi rendre compte des raisons pour lesquelles chacun pensait ceci plutôt que cela. Et il sentit, confusément tout d'abord, qu'il y avait un risque à prendre dans cet exercice de maîtrise de sa propre pensée. Un risque et une réelle difficulté. Martin avait une opinion assez haute de lui-même et pensait qu'il pensait vraiment ce qui n'alla pas sans déconvenue lorsqu'il se rendit compte qu'en réalité il ne savait pas réellement ce que c'était penser. Il ne fallait pas croire naïvement que penser c'était avoir des idées et qu'il suffisait de les verbaliser en assénant : voilà ce que je pense. Bien naïf et prétentieux celui ou celle qui se serait contenté de telles assertions ? C'est tout le travail de la démarche critique qui manquait et qu'il fallait acquérir. Martin réalisa au cours de ces longues heures de philo qu'il était en fait en partie un étranger pour lui-même et que ses lectures n'avaient fait qu'allumer de petits feux dont les brindilles tournoyaient dans la nuit de son ignorance. Il commença à réaliser que le chemin serait long mais que tel était bien celui qu'il voulait prendre. Alors il se jeta à corps perdu, disons plutôt à réflexions perdues, dans les rets de la pensée philosophique. Son excitation grandissait de jour en jour mais, de retour chez lui, il ne pouvait guère en parler. En effet, lorsqu'il s'y essaya, son père, grand lecteur du journal *Le Monde* lui dit péremptoirement que la philo ce ne sont surtout que des mots, parfois bien fumeux ou abscons qui ne servent à rien si ce n'est à compliquer les choses simples ! Et voilà le travail ! Circulez, il n'y a rien à voir ni à comprendre d'ailleurs. Martin se réfugia alors dans ses lectures et dans son petit nid d'aigle où il bénéficiait d'une tranquillité relative. Et la philo agissait comme un sérum de vérité ou parfois comme un poison instillé puisque tout devenait plus complexe qu'il n'y paraissait. Et les questions enflaient au rythme des heures de cours, des thèmes abordés, des textes lus et commentés et des exercices dont celui très fameux et redoutable de la dissertation.

La dissertation ou l'épreuve reine de l'année de philosophie, celle qu'il fallait parvenir à apprivoiser progressivement avant d'avoir la chance de la maîtriser un tant soit peu mais non de la dompter. Martin se souvenait avoir lutté, avoir passé des heures dans un face-à-face tendu avec des sujets, de foutues questions oui,

dont le sens du problème lui échappait. Il ne le voyait pas, tout simplement, n'arrivait pas à le mettre au jour. Leur prof avait suffisamment insisté : « la question n'est pas le problème. Vous devez donc questionner la question afin de la problématiser et, ce faisant, reformuler le sujet lui-même. » Oui, monsieur, facile à dire, pour vous, mais nous pauvres apprentis nous en bavions des ronds de neurones ! Et pour quelle issue ? Quelques copies doubles, au minimum une, remplies et si possible organisées avec un plan dynamique. Vous le comprenez aisément, la disserte de philo était une foutue épreuve, dans tous les sens du terme, et nous laissions souvent notre peau de lycéen sur l'autel des notes ! Car il n'y avait pas de plan type, qu'on se le dise. Chaque plan devait être spécifique, progressif et dynamique avec, dans la mesure du possible trois parties, articulées entre elles. Rien que ça ! Et alors pouvait s'entrevoir une note convenable si ce n'est encourageante. Mais avant d'en arriver là, bonjour la galère, les balbutiements, les fausses routes avec la hantise du hors-sujet qui pouvait ruiner les efforts consentis. Telles étaient donc les règles du jeu à suivre pour espérer une quelconque réussite. Il y en eut bien heureusement tout comme des échecs ou des naufrages. Martin se souvint d'un sujet sur lequel il avait planché des heures et des heures et réussi à noircir pas moins de trois copies doubles. Lorsqu'il avait remis sa copie, en temps voulu, avec les autres, l'une de ses amies lui avait demandé s'il n'était pas un peu « givré » d'avoir fait trois copies sur un sujet aussi difficile qui était le suivant : « L'illusion est-elle le propre de celui qui reste situé sans le savoir ? » Il lui répondit qu'il avait été inspiré et qu'il avait fait beaucoup de recherches. La réponse la laissa plutôt dubitative. Ainsi, lorsque remise des copies corrigées il y eut, trois semaines plus tard, le verdict tomba et Martin en fut assommé. L'appréciation était ainsi formulée : « C'est en soi un excellent travail mais malheureusement hors sujet. » Il ne regarda même pas la note mais se rua sur sa copie pour lire toutes les remarques qui noircissaient les marges. Il voulait comprendre comment il était parvenu à distordre le sujet et ainsi à se mettre « dehors ». Il alla voir son prof à la fin des deux heures de cours

pour lui demander, non des comptes, comme c'est bien trop souvent devenu le cas, mais des précisions et conseils pour qu'une telle mésaventure ne se répète pas. Merde, le hors-sujet, non infamant en soi, restait quand même la marque d'une incompréhension. Or, Martin voulait comprendre, voulait du sens, trait et travers qui lui sont restés, sa vie durant. La précision des remarques de son prof, ses encouragements, et sa propre persévérance lui évitèrent, à l'avenir, une telle mésaventure. De fait, ses notes commencèrent à prendre la barre de la moyenne puis s'élevèrent graduellement et constamment jusqu'à la fin de l'année.

Bien des années plus tard, lorsque Martin devint professeur de philosophie, il gardait en mémoire, lors de son cours de méthodologie, cette débâcle du hors-sujet, pour essayer d'en prévenir ses élèves. Il savait que cela pouvait être un coup d'arrêt aux efforts engagés ou même, et ce de manière plus terrible, une possible humiliation. Comprendre que la question par laquelle le sujet était formulé n'était pas le problème ! Voilà sans doute l'un des défis de tout prof de philo. Et si encore il existait un plan type, une sorte de structure neutre, toute faite, adaptable à n'importe quel sujet, les élèves en auraient été grandement satisfaits. Seulement auraient-ils fait cet effort que nécessite l'argumentation raisonnée ou, pour le dire en bref, la pensée ? Mais tel n'était absolument pas le cas et Martin le savait depuis cette année de terminale où, avec certains de ses potes, il tentait de trouver le problème du sujet pour ensuite déployer un plan approprié. Si la philo occupait la plus grosse partie de son temps, Martin était aussi intéressé par l'histoire, les lettres et l'anglais. Il avait même un grand plaisir à se rendre en cours d'anglais parce qu'il avait bénéficié, dès le collège, de voyages en Angleterre, dans une famille anglaise avec laquelle des liens durables et amicaux se sont tissés. Pour tout dire de la classe de quatrième jusqu'après le baccalauréat.

Cette famille vivait dans le Berkshire, à Newbury, petite ville non loin de Reading et ce fut leur fille Sally qui vint la première fois chez lui pendant quinze jours, lors des vacances de Pâques. Première confrontation avec l'anglais vivant car elle ne parlait guère le

français. Sally était une ado toute en jambes avec des yeux bleu clair et des cheveux courts châains. Elle avait du charme du haut de ses immenses jambes. Elle était bien sympa et ils sortirent ensemble ce qui était en soi une révolution culturelle pour le petit français bien timide et sans doute à l'aube des premiers émois sexuels et pas encore érotiques. Puis vint son tour d'aller lui rendre visite et lorsqu'il débarqua la première fois sur la terre des Britishs son vocabulaire était réduit à quelques mots voire une phrase ou deux... malgré quelques acquis dus à Sally. Une vraie peau de chagrin. Il faut dire que les petits Français ne sont guère doués pour les langues, à l'exception de celles et ceux qui ont des parents de deux langues maternelles différentes et qui deviennent ainsi plus facilement bilingues. Il faut dire aussi que même si nous écoutions de la pop music, les Rolling Stones, Beatles, Who, Dylan, Led Zeppelin et autres, les paroles nous échappaient un peu. Et que dire alors de certains de nos professeurs qui, dans le petit lycée de campagne où Martin avait fait une partie de ses études, parlaient anglais avec un fort accent du Sud-Ouest quand ce n'était pas d'Agen ! Ils/elles étaient sans doute très forts en grammaire, vocabulaire et syntaxe mais « peanuts » pour l'oral ! Et que dire de leur manque d'humour, de cet esprit qui nimbe une langue et que les Britanniques savent goûter. Là encore, nous restions en rade.

Tel n'était pas le cas du professeur d'anglais que la terminale de Martin avait à Victor Louis. Une dame avec un très bon accent, à la curiosité vive et aux débats animés mais qui restait aussi très « classique ». Martin parlait très bien l'anglais et lors de la rapide présentation de chacun avec quelques mots d'anglais, il fut vite repéré comme un bon angliciste. Restait à savoir si l'écrit allait suivre. La prof d'anglais allait s'appuyer sur plusieurs élèves pour dynamiser l'oral de la classe même si l'on n'a jamais entendu certains oser parler anglais, y compris un anglais improbable ! Nous sommes en un sens bien inhibés et bien « pauvres » pour l'apprentissage des langues pourtant vivantes. C'est ainsi et dans une classe de plus de trente-cinq élèves la part d'oral reste bien mince.

Cette professeure très exigeante, tant sur le plan de la forme que du contenu, était un aiguillon que Martin respectait pour stimuler son anglais et ses connaissances en littérature anglo-saxonne qui étaient malgré tout bien ténues. À l'occasion d'un débat animé sur la guerre du Vietnam, Martin eut maille à parti avec sa prof parce qu'elle souhaitait, voulait, qu'il lui réponde quelque chose qu'elle attendait avec les formules, « on one side » et « but on the other side ». Martin commença en usant des formules idoines mais développa une pensée plutôt personnelle et critique, voire provocatrice. La prof se raidit un peu mais le tout se passa en anglais fluent et les autres élèves, dans leur grande majorité, ne saisirent pas l'escarmouche. L'un et l'autre en discutèrent à la fin du cours et convinrent qu'effectivement on pouvait s'avancer avec ses idées personnelles à condition que l'anglais fût correct. Les cours d'anglais étaient donc un vrai plaisir et Martin découvrit quelques auteurs comme George Orwell, Roald Dahl, et d'autres encore à l'occasion de la lecture de certains textes en classe. Les notes de Martin en anglais étaient excellentes. Bref, il se la jouait un peu quand même. Il faut dire qu'à dix-sept ans lorsque l'on vit sur certaines facilités il n'y a pas de gloire ou de réel mérite à retirer de ses facilités. Mais il reste toujours ce foutu ego et Martin savait pertinemment que certains élèves de sa classe étaient en admiration alors que pour d'autres il était tout simplement arrogant.

Il y avait aussi les cours d'histoire et géographie avec un programme particulièrement fastidieux à ingurgiter mais l'histoire intéressait Martin car il y puisait nombre d'éléments pour étoffer sa culture personnelle. Et le professeur était à la hauteur bien qu'un peu « monotone » parfois. Qu'est-ce donc que l'histoire pouvait lui apporter ? Martin avait compris que la connaissance précise de certains événements historiques avait incontestablement des incidences sur le présent. Et que ces mêmes événements, nonobstant les différentes interprétations que l'on pouvait en donner, éclairaient le présent d'un certain point de vue. Il savait pourtant que le caractère propre du passé consistait en son irréversibilité et qu'en un sens le passé était achevé, voire clos sur lui-même. Et pourtant il devinait que ce même passé avait en partie orienté le

présent en des conséquences qu'il appartenait d'élucider et de comprendre afin de mettre une intelligibilité dans ce même présent. Il saisissait que le passé n'était donc pas si neutre ou si insignifiant que certains le croyaient. Sa connaissance avait au moins le mérite d'essayer de mettre les choses à leur place et donc à leur « juste valeur ». Lorsqu'il étudiait la Seconde Guerre mondiale se dessinait, outre les batailles, avancées, revers, victoires ou défaites, une lutte entre deux conceptions du monde. Celle promue par les puissances de l'Axe et celle défendue par les Alliés. Si les premières entendaient imposer un totalitarisme, les secondes semblaient opter pour davantage de liberté, de démocratie et d'individualisme. L'histoire n'était donc pas cette simple chronologie des événements jugés dignes de mémoire, elle n'était pas seulement le fatras et le chaos ou le grand bordel des actions humaines, elle dessinait plusieurs sens possibles d'un présent qui accoucherait d'à-venir différents. En ce sens, l'histoire avait bien quelque chose à nous apprendre : l'exercice de l'esprit critique et la recherche de sens, fut-il éparé ou fragmentaire. Réflexions qui trouvèrent un appui et un écho non négligeables lorsque la question de l'histoire fut abordée en cours de philo. L'homme est-il un animal historique et quelles conséquences cela induit-il sur son être ? A-t-il besoin de trouver des racines qui lui permettent de se situer ou n'est-il qu'un fêtu de paille ballotté au gré des mouvements de l'histoire, fussent-ils ou non des moments de crise ? Martin se rappelait à cette occasion ce que son arrière-grand-père lui avait raconté de la Grande Guerre et ce que son grand-père lui avait rapporté de la Seconde Guerre mondiale. L'un avait combattu dans l'enfer des tranchées et avait été gazé, l'autre avait été prisonnier de guerre et avait donc « connu » le « Stalag » et les privations qui allaient avec l'enfermement. Mais surtout, et cela lui revint en mémoire lors d'un cours sur la Seconde Guerre mondiale, il se revit collégien au cours d'une visite d'une exposition consacrée aux atrocités des nazis. Il avait découvert avec horreur des savons faits avec des graisses humaines, des abat-jours en peau humaine, des oreillers garnis de cheveux, et de petites montagnes de dents et de couronnes pour récupérer l'or. Il avait été bouleversé par les photos des survivants,

véritables cadavres ambulants, au regard émacié et vide, de même que les tatouages. Il était bien jeune alors mais l'impact avait été mordant et il en avait pleuré d'effroi. Il réalisait maintenant, grâce aux cours de philo et d'histoire, que la civilisation occidentale avait accouché d'une barbarie sans équivalent vu son échelle (six millions de Juifs exterminés, des millions de morts) et qu'elle était confrontée au pire mal que l'histoire n'avait auparavant jamais réalisé. Même si l'on dit que le pire est toujours à venir, quel pouvait-il donc être après de telles révélations et preuves ? Une guerre nucléaire totale ? Il réalisa que l'homme était bien un loup pour l'homme (« homo lupus lupini est ») et que jamais entreprise de réification et de déshumanisation n'avait été aussi loin puisque l'homme lui-même était réduit à une matière première, exploitable industriellement, qui plus est méthodiquement. Seul l'homme est capable de telles abominations, de tels excès, d'une telle monstruosité. Quels ne furent pas sa surprise et son malaise lorsqu'il découvrit le prochain sujet de dissertation philosophique : Peut-on dire d'un homme qu'il est inhumain ? Décidément, les savoirs pouvaient se recouper, se compléter et la réflexion devait puiser à ces différentes sources.

Il y avait aussi, n'en déplaise à des élèves littéraires, des cours de mathématiques ! Le cauchemar de Martin. Comment allait-il pouvoir « survivre » ? L'horaire hebdomadaire était de deux heures obligatoires et de deux heures facultatives, soit un total de quatre heures. Calcul vite fait, cela représentait la moitié de l'horaire consacré à la philo. Ce qui selon lui était déjà beaucoup trop. Mais quel était donc le montant à banquer en termes de coefficient pour le bac ? Seulement deux de coefficient et épreuve réservée à celles et ceux qui devraient malheureusement passer l'oral dit de « rattrapage » ou les fameuses épreuves du second groupe. Martin, conscient de ses possibilités et résultats dans les autres matières, se dit qu'il devrait pouvoir avoir son bac du premier coup sans aller à l'oral. Moyennant ce rapide « calcul », il se persuada que son calvaire allait donc se réduire à deux heures hebdomadaires.

Lorsqu'ils eurent leur premier cours de maths, leur professeur, nommé après la rentrée, leur annonça d'emblée la couleur. Il était physicien de formation et non mathématicien et expliqua sereinement sa déception de ne pas enseigner sa matière reine. Il précisa qu'il y aurait deux heures obligatoires et deux heures facultatives. Ces deux dernières sont placées dans l'emploi du temps en fin du vendredi après-midi. Martin qui avait écouté « son » prof se dit qu'il ne pouvait pas laisser passer pareille occasion. Il leva le doigt afin de poser sa question : « Monsieur, vous avez bien dit que les heures du vendredi étaient bien facultatives et si tel est le cas nous pouvons donc ne pas y assister sans qu'il n'y ait aucune sanction. Est-ce bien exact, monsieur ? » « Qui êtes-vous, jeune homme ? » « Martin, monsieur, élève de cette terminale A1-A2. » « Eh bien, Martin, pour être clair vous avez tout à fait raison, les heures facultatives le sont bel et bien mais je vous conseillerai d'y assister pour optimiser vos résultats dans cette discipline. » « Merci, monsieur, vous avez clairement répondu à ma question. » Martin se rassit et il murmura à sa voisine : « voilà deux heures de moins ! » Mais pour les deux autres, nada. Impossible de faire quoi que ce soit. Alors se planquer au fond de la classe et en profiter pour relire ses cours de philo ou pour lire. Martin était frondeur et sans doute aussi effronté. À la fin d'un cours de maths, il alla voir le professeur pour lui demander s'il pouvait lire car il était passionné par la philo. L'autre lui répondit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient. Martin en fut enchanté et se retrancha ainsi des cours de maths qui décidément ne l'intéressaient d'aucune manière. Il n'avait pas saisi qu'il s'agissait aussi d'une autre démarche abstraite qui permettait sans doute aussi de penser ou plutôt qui assimilait la pensée au calcul. Quoiqu'il en fût, ses résultats du premier semestre furent absolument déplorables, en mathématiques bien sûr. Martin affichait un 3 de moyenne au compteur et il fut convoqué sine die par son professeur. L'entrevue fut brève mais sans appel. Le ton était péremptoire et la menace planait, voire le chantage : « Martin, vu vos autres résultats, il n'est pas acceptable que vous continuiez à avoir de telles notes si misérables en maths. Cela fait tache sur votre bulletin semestriel qui par ailleurs est très bon. Aussi voici mon

injonction : si vous n'avez pas un dix de moyenne au second trimestre, je m'opposerai à ce que vous ayez un avis très favorable sur votre livret scolaire pour les épreuves du bac. Et, d'après ce que j'ai entendu des autres professeurs, vous êtes parmi celles et ceux qui peuvent avoir cet avis si précieux. » Martin avait bien ciblé la menace et par défi il répondit à son prof que si tel était le cas il aurait bien dix de moyenne au second semestre. Intérieurement, il savait bien que c'était pure fanfaronnade, mais il voulait tenir tête au prof sans oser lui dire que ses cours c'était la mort et que les maths et lui, c'était la Bérézina ! La réponse du prof fut tout aussi tranchante. « Très bien, Martin, j'en prends note mais je vous attends ! » Dire que le divorce était consommé ne voulait rien dire de particulier. Restait à trouver une stratégie pour éviter le pire. « Pomper » certainement pas. Martin avait une certaine fierté qui lui évitait une telle tentation. Il préférait couler mais seul face à lui-même et à ses tares mathématiques.

Provocateur, il continua à lire, en faisant le pari qu'il serait soutenu par d'autres professeurs et que tout seul le prof de maths n'avait aucune chance d'infléchir une décision majoritaire pour l'avis au bac. Mais les deux épreuves sur table de maths se rapprochaient inéluctablement et Martin se résolut à travailler un peu quelques fonctions dont l'une avait un qualificatif qui le séduisait : la fonction affine. Il n'avait aucune idée de son sens et de son utilité, seul le mot retenait son attention. Alors pour parer au plus pressé, il apprit quelques fonctions par cœur. Mais les dieux ne furent pas avec lui et ce premier devoir en classe le vit péniblement atteindre un 7. Belle débâcle en vérité ! Son prof lui fit alors cette remarque qu'il prit très mal : « Alors, Martin, on commence juste à sortir du coma mathématique dans lequel vous étiez plongé ! » Certes, la formule était ironique et incontestablement provocatrice ce qui titilla Martin qui se promit que pour le dernier devoir il aurait la moyenne. Enfin, il fallait absolument qu'il l'eût. Mais putain comment faire ? Prier les dieux grecs des maths n'était pas en son pouvoir. Alors, oui, que faire ? Il demanda à l'un de ses potes de l'aider et se mit à travailler vraiment, plus qu'il ne l'avait fait depuis le début de l'année. Et imperceptiblement, il se mit à retenir

quelques bribes, quelques démonstrations bien simples mais sans s'y intéresser. Tout cela lui paraissait tellement extérieur, tellement vain par rapport aux abîmes qu'ouvraient les questions de philosophie, tellement superficiel... qu'il n'y parvenait pas et qu'il se mettait en colère. Mais putain ces formules, ces sacrées fonctions, du vent. Merde et puis je n'y comprends rien. Alors pour tenter de se rassurer un peu, au risque d'un zeste de mauvaise foi, il se disait que l'on ne pouvait pas être « bon » partout.

Le jour de la fameuse deuxième épreuve, la chance tourna enfin, les dieux étaient avec lui car il avait révisé avec son pote ce qui faisait l'essentiel du devoir. Et lorsqu'il remit sa copie, il eut ce sourire un peu narquois et encore cette suffisance provocatrice en disant à son prof : « je pense que cela devrait aller. » Et, de fait, lorsqu'il eut sa note un 10, il sut qu'il avait gagné son pari puisqu'il avait limité la casse ? Certes, la moyenne, ce Graal inespéré, n'était pas atteinte, mais c'était beaucoup mieux ainsi... Son prof ne s'y trompa pas puisqu'il ajouta cette remarque : « Vous vous êtes bien foutu de moi, Martin. Vous êtes un dilettante, que dis-je un de ces « branleurs » doué, fumiste, voire insupportable, que l'école se plaît à bannir et à choyer. » Martin lui répondit que pour une fois il avait eu de la chance. Point barre et rien d'autre, et ce, sans une once de provocation. Le divorce était donc soldé et l'avis au bac n'aurait pas à subir le courroux ou la frustration du prof de maths. Du « faux » prof de maths, se disait Martin.

Il y avait aussi les cours de seconde langue, en l'occurrence pour Martin les cours d'allemand. Une langue difficile, voire ingrate, parce que gutturale. Autant l'anglais semblait couler « fluently », autant l'allemand exigeait toute une rigueur, un ordre et une méthode qui semblaient inatteignables. Leur professeur d'allemand était une jeune femme dynamique qui tentait enfin de les faire parler, de leur faire découvrir les trésors de la littérature germanique. Elle s'y employait beaucoup et se montrait inventive dans le choix de ses textes, notamment ceux de Bertolt Brecht et en particulier un extrait du Cercle de craie caucasien sur la montée du fanatisme et du nazisme. Là encore, Martin percevait les liens entre les différentes

matières et commençait à saisir les nuances et les diversités qui, seules, pouvaient construire ce que l'on appelle une culture générale. Une culture ouverte où les connaissances ne sont pas totalement insulaires précisément parce que l'on attendait des élèves qu'ils jettent des ponts entre les rives si éloignées des disciplines qui leur étaient imposées. N'était-ce pas là ce qui s'apparente au plus près de ce que l'on qualifie de transdisciplinarité ? Ce vieux serpent de mer, ce Nessie de toute culture scolaire afin qu'elle devienne une réelle ouverture aux humanités. Pari sans doute un peu fou mais qui résonnait en Martin qui, patiemment, s'efforçait de tisser des liens entre toutes les connaissances, textes, références. Et il sentait, certes confusément encore, qu'il gagnait, pour ainsi dire, en épaisseur existentielle. Cela ne manquait pas de lui provoquer quelques vertiges car il fallait aussi lutter contre le syndrome de la grosse tête. Mais plus encore que ce risque patent, Martin commençait à entrevoir ses propres faiblesses, ses propres manques et ce au rythme même où ses lectures progressaient. Il était pratiquement devenu un dévoreur de bouquins mais ceux qui l'excitaient le plus appartenaient bien sûr aux philosophes. Durant son année de terminale, il y avait la lecture suivie de trois œuvres ou parties conséquentes d'œuvres afin de les présenter à l'éventuel oral de rattrapage. Son prof de philo avait commencé par le texte de Platon : Apologie de Socrate, avait poursuivi avec celui de Rousseau Du contrat social, et avait fini avec Marx et L'idéologie allemande. Trois philosophes, trois pensées à lire, à essayer de comprendre, puis à interpréter et commenter. Travail de toute une année, difficile, voire ingrat et qui exigeait patience et assiduité. Martin s'accrochait et si pour les deux premiers, il pensait y être globalement parvenu, le troisième lui posait beaucoup plus de problèmes. Ceux-ci finirent par se dissiper à la troisième lecture de l'ouvrage. C'est dur la philo, entendait-il ses potes rabâcher ce à quoi il ne pouvait qu'opiner. Il ajoutait seulement : « oui c'est dur mais c'est stimulant intellectuellement et c'est donc réfléchissant. » Ses potes, même ceux qui « gazaient » en philo n'y souscrivaient pas. Heureusement, il y avait les cours de lettres et là les lectures semblaient

plus « faciles », plus abordables. C'est du moins la première impression que l'on pouvait avoir mais elle était loin d'être fondée.

Leur professeur de lettres était une femme, professeure de lettres classiques, elle enseignait donc également le latin et le grec ancien. Femme de culture, elle avait mis à son programme Camus et tout particulièrement L'étranger. Un sacré roman qui sous son apparente simplicité ou fluidité du style et des descriptions était en fait un roman philosophique. Du moins un roman qui faisait œuvre de philosophie. Martin en était tout excité et il se jeta tel un affamé sur les autres Camus qu'il dévora littéralement avec une préférence pour Le mythe de Sisyphe qui demeurerait pour lui également un casse-tête de profondeur. Quant aux cours de latin, il fallait bien les suivre mais il n'en était pas un inconditionnel. C'est le moins que l'on puisse dire ! Textes eux aussi pour l'oral de rattrapage. Donc un certain dilettantisme pouvait s'installer, il serait bien temps, à l'aune des résultats, d'y remédier.

Il ne manquait donc plus que la dernière discipline : l'éducation physique et sportive. Martin était un sportif, un footeux pour tout dire et un nageur. Mais depuis qu'il avait quitté sa petite bourgade et son club de foot, il n'avait pas repris de licence dans un autre club. Aussi laissa-t-il tomber le foot pour se consacrer à la natation et à la gymnastique au sol. Il aimait nager et avait fait un peu de compétition et chaque semaine ils allaient à la piscine couverte s'entraîner pour gagner des points à l'épreuve du bac. Certains de ses condisciples étaient de piètres nageurs mais ils n'avaient pas d'autres options, alors ils s'accrochaient et grappillaient ainsi quelques précieuses secondes qui leur permettraient de gagner des points. Sans aucun orgueil ou forfanterie, Martin était l'un des meilleurs nageurs de sa classe et ses chronos lui garantissaient un dix-neuf/vingt à l'épreuve de natation. Il en allait tout autrement pour l'enchaînement de gymnastique au sol. Toujours est-il qu'à force de persévérance il pouvait envisager une note convenable.

Voilà comment était rythmée sa classe de terminale. Emploi du temps auquel il fallait rajouter quelques activités non négligeables pour un lycée « normal », en l'occurrence des parties endiablées

de babyfoot au bar du coin qui se trouvait juste en face du lycée. Des sorties avec des copines et donc fatalement des relations plus ou moins amoureuses. Martin semblait apprécié par un certain type de filles mais de là à le qualifier de séducteur restait impropre si ce n'est pas trop flatteur. Malgré son côté provocateur qui pouvait friser parfois l'insolence, Martin était assez réservé avec les filles dont il appréciait beaucoup la compagnie tout en restant un peu à distance. Son année de terminale ne fut pas le grand chambardement amoureux, même si quelques aventures vinrent déranger ponctuellement un certain ordre. Il fallait rajouter, pour que le tableau soit complet, un engouement nouveau pour la moto et pour les glaces pêche melba de la cafétéria Casino qui leur servait de refuge pour les trop fameuses heures facultatives de maths. On comprend donc qu'il en consomma un nombre certain.

Bref, une année somme toute sympa, du moins côté bahut, car du côté familial le grand bordel du divorce de ses parents était en branle et la vie devenait plutôt lourde si ce n'est étouffante. Heureusement, il lui restait la lecture et le cinéma, autant de fenêtres pour respirer un peu, pour s'exiler des tensions familiales qui plombaient ses retours du lycée. Et Martin, en tant qu'aîné, avait à faire face... parce qu'il était considéré comme le plus « sage », le plus posé et responsable de la fratrie. Dire qu'il avait à arrondir les angles aurait été bien présomptueux mais il agissait un peu comme un pacificateur et percevait très bien aussi la retenue de ses parents, du moins tant qu'ils s'y essayaient.

Les épreuves du baccalauréat

L'année de terminale touchait à sa fin et les épreuves du bac approchaient. Elles débutèrent fin mai par les épreuves d'E.P.S. et celle de natation à la piscine de Talence, bassin olympique de cinquante mètres. Nous nous étions entraînés tout un semestre en bassin de vingt-cinq mètres et ce changement de dimension en perturba plus d'un y compris Martin qui, ce jour-là fit un temps moyen par rapport à ses performances habituelles. Mais il s'en sortit malgré tout assez bien avec un dix-sept sur vingt. Les épreuves de gymnastique furent assez bien réussies et Martin put engranger quelques points supplémentaires d'avance.

Le conseil de classe avait eu lieu et sept des élèves de sa classe furent gratifiés d'un avis très favorable pour le baccalauréat ce qui signifiait qu'ils « croisaient » entre quatorze et seize de moyenne générale. Une excellente classe au demeurant. Quelques-uns d'entre eux devinrent d'ailleurs des professeurs. Tout comme Martin mais il est bien trop tôt pour l'évoquer.

Les élèves étaient libérés quinze jours avant le début des épreuves écrites et Martin en profita pour aller faire ses dernières révisions à Soulac sur mer, petite station balnéaire à la pointe du Médoc. Il se retrouva donc dans la villa familiale avec deux de ses potes qui l'y rejoignirent pendant quelques jours seulement. Livré à lui-même, Martin établit un planning qui se voulait rigoureux et auquel il n'entendait pas déroger. Il voulait relire la totalité de ses cours de philo, les trois œuvres au programme, l'ensemble du programme d'histoire et géographie ainsi que les œuvres de littérature. Et chose assez remarquable, il s'y tint ! Il bossait de temps en temps sur la plage, notamment les relectures des œuvres de philo. Au bout des quinze jours, il revint à Bègles où il habitait et se sentait prêt à affronter les épreuves du bac sans stress aucun, sûr et confiant en ses possibilités.

De fait, il n'était absolument pas inquiet et le bac lui paraissait une sorte de formalité tant ses résultats au cours de l'année étaient de qualité et, qui plus est, réguliers. Il avait fini l'année avec plus de seize de moyenne en philosophie, quinze en anglais, quatorze en histoire, treize en allemand et un petit neuf en latin. Il ne doutait donc pas de sa réussite. Seule restait la mention qu'il pourrait obtenir. Une précision s'impose néanmoins pour rappeler qu'à cette époque il fallait avoir douze de moyenne pour être reçu du premier coup, c'est-à-dire sans avoir à passer les épreuves orales du deuxième groupe.

Après l'épreuve de philo, il se sentait rassuré, le texte l'avait intéressé (du Spinoza) et il pensait sincèrement que son travail tenait la route. Il en avait parlé avec son prof de philo qui avait feuilleté son brouillon et était allé dans son sens. Suivit l'épreuve d'anglais, puis celle d'histoire et géographie et enfin d'allemand. Il ne restait plus qu'à attendre les résultats. Je le répète, Martin était confiant mais lorsqu'ils tombèrent, quels ne furent pas sa surprise et son désappointement de voir qu'il devait passer l'oral de rattrapage. Et pour quelle raison ? Tout simplement parce que sa note de philo l'avait coulé. Il s'était tapé un cinq, la plus formidable banane qu'il ait jamais eue au cours de sa terminale. Il ne comprenait pas d'ailleurs et son prof non plus qui ne pouvait que constater que ses meilleurs élèves, ainsi que ceux d'une de ses collègues, avaient subi les mêmes revers. Ils envisagèrent un moment de demander au rectorat une double correction mais, finalement, s'en dispensèrent sachant qu'elle leur serait refusée. Martin se résignait mais était vexé si ce n'était en colère. Putain, il fallait passer l'épreuve de mathématiques ainsi que celle de latin. Bien sûr, il ne pouvait que repasser l'épreuve de philo mais quelle autre épreuve choisir sachant qu'il avait de bons résultats partout ailleurs. Il opta finalement pour les lettres. Ce choix étant arrêté, il fallait attendre deux jours avant de repasser les épreuves. Deux jours à tuer ! Deux jours où les maths devinrent une angoisse et le latin presque un boulet à traîner. Bref, deux jours de galère, quoi.

Il se présenta le jour dit bien avant l'heure et s'inscrivit pour passer l'épreuve de philo. À elle seule, elle allait s'avérer déterminante. À elle seule, elle allait s'inscrire comme une véritable saga mêlant l'absurde au dérisoire, la colère à la révolte, l'incompréhension à la fatalité. Lorsqu'il entra dans la salle, Martin était le troisième candidat. Les deux premiers étaient sortis accablés en maudissant ce prof de philo qu'ils trouvaient « sadique » ! Rien de moins. Cela allait-il être la guerre mais qui donc allait être défait ?

Martin tendit sa liste d'œuvres au professeur-examineur, ainsi que celle de toutes les notions et thèmes abordés au cours de l'année, après une rapide lecture, il l'interrogea sur Du contrat social de Jean-Jacques Rousseau. Il avait vingt minutes de préparation. Il connaissait bien le texte pour l'avoir lu à trois reprises pendant l'année. Le passage lui était familier ainsi que les questions qu'il s'efforçait d'anticiper. Cette première partie se passa sans trop de problèmes. L'examineur prenait des notes et opinait au cours de l'explication. Une fois finie, il regarda Martin dans les yeux et lui annonça tout de go qu'il se rappelait très bien de sa copie à laquelle il avait voulu mettre un quatorze mais avait préféré lui mettre un cinq sachant qu'il le verrait à l'oral. Il voulait le rencontrer et le seul moyen était donc de lui coller une note qui l'obligerait à passer ce foutu oral de contrôle. Martin n'en croyait pas ses oreilles. Intérieurement montait sa colère et il était persuadé qu'il avait en face de lui un vrai « tordu ». Quelle attitude avoir ? L'insulter, le traiter de pauvre type ? Il se retint et refoula la violence qui commençait à l'emporter... Mais il demeurait totalement perplexe. Était-ce de la provocation, de la perversion ou une folie sincère ?

Cela aurait pu en rester là mais l'examineur lui demanda alors ce qu'il voulait faire après le bac. Martin hésita longuement puis lui répondit qu'il voulait faire des études de philosophie. Je vois, lui dit-il, que vous avez eu d'excellentes notes tout au long de l'année et que vous avez beaucoup travaillé avec votre professeur. Il lui tendit son livret scolaire pour qu'il puisse aller passer l'épreuve suivante mais tout en le retenant il demanda à Martin : pourriez-vous me parler de la dialectique du maître et de l'esclave chez Hegel ?

Martin n'en revenait pas et sentait une perversion certaine chez ce prof. Il lui fit un rapide topo que l'autre écouta et auquel il donna son approbation. Parfait, vous pouvez partir et je vous félicite. Mais avant de le faire quelle note souhaitez-vous ? Martin faillit être sonné, "out", dans les cordes. Il se préparait à lui dire qu'un quinze serait bienvenu mais se reprit aussitôt et, d'une voix un peu tremblante lui dit qu'un douze lui suffisait pour avoir le bac. L'examineur en fut vraiment surpris, presque interloqué et Martin, sans doute encore par provocation répéta : un douze monsieur et rien de plus !

Enfin il sortit et croisa celui qui allait entrer à qui il glissa ce commentaire, c'est un enfoiré et un vrai tordu. Merde à toi. Et de fait, cet oral avec cet examinateur fut une hécatombe pour les candidats. Mais là ne s'arrêta pas la saga, sortant de l'épreuve de latin où il n'avait fait que surnager, il croisa le prof qui lui demanda une nouvelle fois si douze cela lui convenait ! Pourquoi pas quatorze ? Un prof de philo, dont la confusion commençait vraiment à faire désordre. Pourquoi donc ne pouvait-il mettre la note qu'il trouvait « juste » ? Pourquoi venir lui demander si cela lui convenait ? Quel jeu jouait-il donc ? Si Martin avait été plus pragmatique, il lui aurait dit qu'un quatorze était parfait mais il s'accrocha à son douze comme s'il était pour lui un moyen de se venger... bouée dérisoire dans la confusion qui régnait.

Toujours est-il que Martin eut bien un douze et qu'après l'épreuve de maths qui tourna à la Waterloo, il avait son bac en poche.

Quelques détails sur l'oral de mathématiques qui débuta fort mal avec le tirage au sort d'un sujet qui, pour Martin, ne signifiait rien. De toute façon qu'est-ce que les mathématiques pouvaient bien signifier pour lui ? Rien, définitivement rien. L'examineur, « sympa », ou plutôt bienveillant, lui dit de tirer un autre sujet et rebelote ! Il demanda alors à Martin s'il avait fait quelque chose en cours de maths pendant l'année et ce dernier confessa que malheureusement il n'avait pas fait grand-chose. Je ne vais quand même pas vous mettre un zéro. Si je regarde votre livret scolaire, vous avez eu 3 de moyenne au premier semestre et dix au second, c'est

bien que vous savez quelque chose, non ? Tirez un dernier sujet. Ce qui fut fait et il tomba sur une fonction qu'il avait justement revue l'avant-veille. Il en fit la résolution et l'examineur le regarda avec un air à la fois noir et amusé. « Vous venez de faire quelque chose de bien plus difficile que tout ce que vous auriez pu faire précédemment. Vous en rendez-vous compte ? » Non, pas du tout, répondit Martin. Bon, je vous libère et je vous mets un huit. Merci, monsieur, au revoir.

Il fallait maintenant passer l'épreuve de latin. Martin n'était pas une nullité mais il n'avait tout simplement pas travaillé ce qui hypothéquait ses chances de réussite mais il ne s'en souciait pas, du moins c'est ce qu'il semblait car son douze en philo lui était grandement suffisant pour avoir son bac. Et il avait évité le zéro en maths, synonyme de guillotine. L'examineur de latin était un vieux professeur bien gentil et avenant qui lui donna un texte de Virgile à traduire, extrait de l'Énéide et, lorsque Martin calait, le professeur continuait à sa place. En fin de compte, c'est lui qui fit l'essentiel du travail et qui s'attribua un neuf ce qui ne pouvait que satisfaire Martin qui n'en espérait pas tant.

Il lui restait à repasser les lettres mais aucun enjeu réel. Il était donc décontracté et eut le plaisir d'avoir à commenter un passage de L'étranger d'Albert Camus, ce fameux passage où on l'accuse de ne pas avoir pleuré à l'enterrement de sa mère, d'être allé au cinéma le soir même pour y voir une comédie, etc. Martin connaissait bien le texte mais lorsque les questions tombèrent il avait avec l'examineur une divergence d'interprétation totalement inconciliable. Ils « s'accrochèrent » sur la dimension philosophique du roman et sur le devenir de Meursault qui graduellement prenait conscience de ce qu'il était et le revendiquait sans ambiguïté aucune en désirant être accueilli lors de son exécution « par des cris de haine. » Martin n'en avait pas saisi la portée et il se braqua en insistant sur le côté sensuel de Meursault qui percevait les choses mais ne les réfléchissait pas. L'examineur lui fit remarquer que si tel était bien le cas dans la première partie du roman, la seconde montrait un Meursault enfin parvenu à lui-même et assumant sa

personnalité, son être propre. Fin de l'entrevue. Martin avait le sentiment qu'il avait « foiré » en partie son oral mais que cela n'aurait que peu d'importance sur le résultat final.

Le soir même, les résultats furent affichés et Martin était bien reçu avec quasiment douze de moyenne générale. Ouf, enfin car cet oral ne fut pas une promenade de santé et ce prof de philo il aurait bien voulu le revoir pour lui dire en face ce qu'il pensait de lui... Il avait assez de cran pour le faire, mais il ne le croisa pas... Dommage, se dit-il !

Enfin, il pouvait donc s'orienter vers les études de philo et de lettres, au grand dam de ses parents, du moins de son père. Mais telle était sa résolution car son année de terminale lui avait ouvert les portes du penser philosophique et il entendait bien s'y consacrer, y compris si les débouchés étaient plus que fermés. La rencontre de son prof de terminale M. Jean-Pierre Siméon avait été cardinale dans son choix. Ils avaient même envisagé l'inscription dans une classe préparatoire mais son prof sentait que Martin aurait le plus grand mal à rester passif face à l'autorité de certains professeurs d'hypokhâgne, et à la somme de travail énorme qu'il fallait fournir. Martin travaillait certes mais restait aussi un dilettante. C'est donc une inscription en fac de philo qui fut retenue et bien sûr à Bordeaux III, ainsi qu'une inscription en lettres modernes.

L'été était là et la Corse et Soulac s'affichaient bien au menu. Et il promettait !

Les études de philosophie

Les cours à l'université ne commençaient que début octobre et tout l'été venait donc de s'écouler entre Atlantique et Méditerranée. Fuite organisée s'il en était puisque ses parents avaient divorcé, que sa famille avait donc éclaté. Son frère avait choisi de rester avec son père, lui devait rester avec sa mère et sa petite sœur, rôle de l'aîné oblige, quant à sa sœur elle volait de ses propres ailes et était déjà autonome. Ils quittèrent donc Bègles pour s'installer à Talence, résidence château Raba, des tours moches mais récentes sises en face des installations du C.R.E.P.S. et donc vraiment proches du campus ce qui permit à Martin d'y aller à pied ou avec son vélo solex. Il avait, dans cet appartement, sa chambre personnelle, un bureau pour y travailler et des étagères qui commençaient à se remplir de livres. Martin était un jeune homme de papier en ce sens qu'il était devenu un boulimique de la lecture depuis sa classe de seconde, ce qui fut décuplé pendant son année de terminale où il avait dévoré un nombre faramineux de bouquins. Sans aucun ordre, tout ce qui lui tombait sous la main, les bouquins empruntés au CDI du lycée, les excursions chez les bouquinistes bordelais, notamment la cathédrale des livres : Cysnéros et les emprunts à ses copains et copines, de même qu'à Jean-Pierre. Rares étaient les livres qu'il ne finissait pas.

L'organigramme de la première année d'études de philosophie comportait plusieurs unités de valeur et il fallait avoir la moyenne dans chacune de ces U.V. Martin suivait des cours de philosophie générale, d'histoire de la philosophie, d'épistémologie, de logique (cette dernière allait très vite devenir sa bête noire, en particulier à cause du professeur qui l'enseignait), et il avait choisi une U.V. de psychanalyse, une langue (l'anglais) et une matière scientifique (biologie). Il y avait en sus une option d'esthétique qui intéressait tout